

coup, se désapproprier leur identité. Hédi Bouraoui témoigne de la démarche de l'écrivain qu'il est tout en décrivant la formation des identités individuelles et collectives.

En fin de lecture de cet ouvrage, l'on connaît mieux les conditions de construction et de transmission de l'identité et de son versant collectif, la culture. Pour poursuivre la réflexion, de nombreuses questions demeurent très ouvertes, entre autres :

Quelles sont les conditions d'oppression ou d'émancipation individuelle et collective dans la construction/transmission des identités constituées par les institutions, nations, etc.?

Quelle est la substance même des valeurs communes que l'on souhaite partager par le biais de constructions sociales communes que sont les cultures? Celles-ci ne sont pas neutres; les chercheuses et chercheurs doivent les documenter dans leurs effets sociaux et politiques.

Ces valeurs communes des cultures sont-elles, elles-mêmes, constructrices de solidarité-maillon fondamental du commun — valeur sans laquelle la construction même d'une culture échoue?

Angéline Martel

Télé-université, Université du Québec

Sylvie Frigon et Michèle Kérisit (sous la direction de) — *Du corps des femmes. Contrôles, surveillances et résistances*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2000.

Il n'est jamais facile de faire le compte rendu d'un ouvrage collectif et de rendre justice à toutes les contributions, surtout si elles couvrent plusieurs disciplines et plusieurs pays, même si un thème, souvent très large, réunit des travaux sur des sujets divers. Ici le corps et son contrôle sont au centre des propos de sociologues, d'anthropologues, de criminologues, de travailleuses sociales auxquelles s'ajoute une historienne, toutes de l'Université d'Ottawa. Leurs recherches ont fait l'objet de communications à un colloque à Buenos Aires en 1994, pour ensuite être remaniées et mises à jour comme en font foi les références plus récentes. Il s'agit d'un ouvrage à portée internationale : les premiers articles se réfèrent au Canada et au Québec ainsi qu'à la Grande-Bretagne, à la France et aux États-Unis; une recherche sur le maquillage est fondée sur des entrevues à Los Angeles; une autre sur le hidjab, sur l'Algérie; celui sur les malades mentaux s'appuie sur les témoignages de Québécoises.

Huit chapitres sont rassemblés sous trois rubriques : « de la "nature féminine" : histoire des savoirs »; « disciplinarisation et technologies politiques du corps »; « de l'appropriation du corps des femmes ou des jeux du visible et de l'invisible ». La première section présente des synthèses brossées à gros traits pouvant servir de mise en contexte de ce qui suit. La sociologue Ann Denis et l'historienne Ruby Heap peignent un tableau de l'utilisation du corps des femmes ou de la soi-disant nature féminine pour justifier l'exclusion ou la ghettoïsation des femmes dans les débats

sur l'éducation supérieure des filles et dans le travail rémunéré. Puis la sociologue Cécile Coderre et la criminologue Colette Parent traitent de la représentation des prostituées, largement essentialisées, par les travailleurs sociaux et par les criminologues surtout au XIX^e siècle. Ces chapitres soulèvent toute la problématique des analyses de discours qui mériterait d'être traitée ou tout au moins mentionnée en introduction. Assiste-t-on, comme on serait portée de la croire, à une hégémonie discursive? Où se trouvent les discours concurrents? Le corps ne serait-il que celui que le discours érige? Comment évaluer la coïncidence ou l'écart avec les pratiques et l'expérience? Autant de questions sur lesquelles on aimerait une position claire des auteures.

Dans la deuxième section sur la disciplinarisation et technologies politiques du corps, Sylvie Frigon, à partir des corps déviants et des mesures pour les contrôler, analyse comment la criminologie et l'emprisonnement produisent un corps docile. Prenant pour point de départ Michel de Certeau, elle élabore une « généalogie féministe du corps en criminologie ». Les abus des fouilles à nu des prisonnières du pénitencier de Kingston par l'Équipe pénitentiaire d'intervention d'urgence en 1994 fournissent un exemple saisissant, voire extrême, des techniques d'assujettissement du corps des femmes et des conséquences de leur résistance.

Nombreux sont les sociologues qui ont traité de la folie. Ici, Lourdes Rodriguez des Barrio laisse parler les femmes. Leurs récits de vie l'amènent à un autre jugement sévère sur la psychiatrie qui « loin de contribuer à la réarticulation des rapports sociaux qui ont infléchi le parcours des femmes, accentue les effets de la marginalisation, d'exclusion et de confusion intérieure » (p. 190). Les auteures de cette section ne sont pas les premières à théoriser le corps des femmes. Depuis Lombroso, plusieurs médecins et criminologues s'y sont essayés. Dans une optique féministe, Frigon et del Barrio déconstruisent ces premières problématiques empreintes de misogynie et montrent leurs conséquences sur l'enfermement.

Traitant d'une tout autre forme de disciplinarisation, l'étude de Michèle Kérisit sur le vieillissement des femmes et sa représentation en gérontologie fait admirablement ressortir les liens entre la santé, les responsabilités et les rôles des femmes et des hommes âgés. Elle soulève aussi la contradiction entre les attentes des médecins, entre autres, sur la condition physique des femmes qui doivent désormais « se prendre en main », soit en allant à la gym ou en prenant des vitamines, et leur condition économique. On se demande pourquoi l'auteure, qui fait bien la part des veuves, néglige la catégorie des divorcées et celle des conjointes dont le compagnon a disparu, à moins qu'elles ne soient incluses dans les veuves.

Dans un article provocateur, Marie-Blanche Tahon, bien connue pour ses études sur la condition des Algériennes, étudie l'instrumentalisation de ces femmes par le hidjab, depuis les colonisateurs, puis par un libérateur comme Franz Fanon, et aujourd'hui par les Islamistes et les Occidentaux.

Dans ce recueil d'articles, Sylvie Frigon et Michèle Kérisit offrent aux féministes et aux criminologues des perspectives centrées sur le corps des femmes, considéré dangereux ou en danger, ouvrant des pistes qui devraient continuer d'inspirer des recherches féministes. On se doit de remarquer qu'une lecture attentive aurait éliminé certains anglicismes (par exemple sécuritaire, ou Ligue des Nations pour

Société des Nations), évité des césures de mots, repéré des références ou des notes manquantes.

Andrée Lévesque
Université McGill

Jo Burr Margadant, ed. — *The New Biography: Performing Femininity in Nineteenth-Century France*. Berkeley: University of California Press, 2000. Pp. x, 298.

In this nicely crafted collection of essays, six historians of modern France employ postmodern theories of biographical writing to explore changing aspects of gender and femininity in the nineteenth century. The contributors are all accomplished scholars who have published extensively in the fields of gender history and biography. As Jo Burr Margadant explains in the introduction, they have adopted the arguments of cultural theorists that the “subject of biography ... is a self that is performed to create an impression of coherence or an individual with multiple selves whose different manifestations reflect the passage of time, the demands and options of different settings, or the variety of ways that others seek to represent that person” (p. 7).

Within this framework, the authors examine how eight different women created public identities by manipulating, rather than directly challenging, the ideology of gender difference that relegated women to the domestic sphere. In this sense, then, these nineteenth-century writers and activists gave “performances” of femininity that, the authors contend, expanded the possibilities for women in public life.

The concept of a performed self can be employed to rescue women from historical obscurity, as Margadant skilfully demonstrates in her study of the duchesse de Berry, the young widowed mother of the last Bourbon heir to the throne of France. Drawing on a variety of sources, from fashion magazines to the memoirs of royalist women, Margadant analyses how the young duchess used the social life of Paris to create a public identity separate from that of the royal court and how royal publicists later manipulated her public image to create a more modern symbol of royal motherhood. Mary Pickering rescues Clotilde de Vaux from the stultifying adulation of August Comte, a man, she suggests, who was suffering a mid-life crisis. Her analysis of de Vaux’s writings and extensive correspondence with Comte reveals a complex and not altogether admirable woman who assumed a bewildering number of roles in her desperate struggle to achieve independence from her family and from predatory men.

Other contributors provide fresh interpretations of familiar figures by analysing the importance of the theatre in the creation of an authoritative public identity. Susan Grogan deftly traces the theatricality that pervaded the life of Flora Tristan, a woman who once disguised herself as a Turkish diplomat to attend a session of the British Parliament. As Grogan demonstrates, Tristan drew heavily on popular melodrama to invent a range of strong and, she hoped, convincing personae in her efforts to advance the rights of women and workers. Elinor Accampo argues that the pre-